**L’ETAT SAUVAGE**

**De David Perrault**

****

**Une œuvre envoûtante à l’ambition revigorante.**

On ne pourra que louer la proposition faite par **David Perrault, qui ose s’attaquer à un genre quasi inexploré dans nos contrées (le western) pour mieux célébrer à la fois le romantisme suranné et la libération des mœurs féministes dans une société sclérosante**. Le voyage auquel cette famille de colons du XIXe siècle se voit contrainte en réaction à un droit de cuissage Nordiste prend évidemment une tournure initiatique, poussant les jeunes filles à s’affirmer et à se révéler au fur et à mesure qu’elles embrassent la minéralité des paysages et épousent leurs sentiments les plus enfouis.

L’étoile montante **Alice Isaaz est d’une infinie justesse dans le rôle d’Esther**, rebelle mal embouchée étouffant dans l’étroit corset où on tente de l’enfermer, s’octroyant deux beaux moments suspendus au mysticisme débordant de sens : sa rencontre à cheval avec un aigle majestueux, et son élévation au-dessus d’un chariot sur un pic escarpé, démontrant un courage et une force de caractère de meneuse. Face à elle, plus encore que le Belge Kevin Janssens, imposant mais plus attendu dans son animalité, la déstabilisante Kate Moran compose une criminelle insaisissable, charismatique et effrayante, rongée par une passion perdue.

Si l’on ressent le poids des influences du néo-western américain contemplatif (*Hostiles, The Keeping Room, The Homesman* et *Brimstone* en tête), *L’état sauvage* évoque aussi le douloureux jeux de pouvoir de *Proies* de Don Siegel, tout en payant son tribut au baroque italien, lors des séquences fantomatiques à la lisière du fantastique : l’introduction, gothique en diable, sur laquelle plane l’ombre de Mario Bava, l’apparition du convoi dans la brume ou cette fusillade finale enneigée aux accents lyriques gorgée de ralentis, voyant une procession masquée assiéger nos héroïnes peu avant l’explosion d’une croix catholique, faisant voler en éclats les barrières émotionnelles et les ultimes conventions.

L’épilogue chargé de magie vaudou, permettant à Esther de s’émanciper définitivement du patriarcat par le truchement d’un exorcisme cruel en forme de revanche amoureuse, achève de confirmer l’ambition revigorante de cette œuvre envoûtante.

Julien Cassarino